

CHAPITRE 22

JE ME SUIS ÉGARÉ... MAIS JE VAIS TENTER DE RETROUVER MON CHEMIN... ACTE DE CONTRITION...

Après quelques années, nous avons dû quitter notre appartement de Prangins... tant mieux et... tant pis. J'ai de la peine à me souvenir où nous avons déménagé, d'ailleurs, j'ai de la peine tout court. Notre couple était sur son déclin. Ma seule chance de réussir une expérience affective d'envergure basée sur une méthode empirique dénuée de toute pratique préalable et ne s'inspirant d'aucun exemple (pas de vie de famille), ne pouvait dès lors se solder que par un échec cuisant et condamner mon bonheur à ne pas éclore, à l'instar de ce pin en pot qu'Arielle m'avait offert et que j'aimais comme un fou pour ce qu'il représentait comme symbole. Voulant l'exposer à un soleil trop généreux, il s'était complètement desséché tout comme notre union.

Elle était l'âtre de mon existence, mon «petit balluchon». Aujourd'hui encore je nourris l'espoir de pouvoir corriger cette situation et la transformer à notre avantage. J'ai tant besoin de toi mon amour... ne me refuse pas ce bonheur, ne sois pas cruelle avec moi. N'ai-je pas eu mon compte de souffrances? Tu le sais mieux que quiconque. J'en ai assez... je suis si fatigué,... **tu es la seule qui puisse me sauver...**

Arielle était une femme de caractère qui s'en servait non pour contrer l'autre mais pour réaliser dans une pugnacité silencieuse ses nobles desseins. J'aimais son sourire et le bonheur qu'elle dégageait... son nez était si tendre...

Cette femme me reconnaissait en tant qu'homme et m'encourageait dans mon rôle. Elle assumait parfaitement celui de femme. Elle était forte, aussi, le jour où je faiblirais pour quelque raison que ce soit, maladie, etc., elle serait alors parfaitement capable de prendre les rênes de notre vie et la mener au mieux en des cieux plus cléments.

Je suis certain de mon amour encore présent et renforcé par la bonté naturelle d'Olivia, sa fille, qui m'a pris spontanément la main, ce soir d'automne, avec son regard empreint de tant de bonté pure et d'amour inconditionnel. J'ai eu peine à contenir l'émotion ressentie alors... et là encore...

À moins que la solitude ne me fasse délirer au point de m'inventer des mirages. Peut-être, évolué-je d'un mirage à l'autre, d'un égarement à l'autre, de ma vie vers ma mort. Je ne veux être seul au soir de mon espoir... bonne nuit. Pierre-Alain.

* * *

Je vais prendre un délicat et pénible tournant dans ma vie incluant notre triste et définitive séparation, quand bien même je refuse aujourd'hui encore de croire à ce qui semble s'être irrémédiablement engagé vers l'irréversible.

Je vais m'efforcer de continuer à faire preuve d'honnêteté et ne pas m'égarer en une construction poétique ayant tendance à « m'épargner », mais surtout, tenter de contenir mes larmes... et ce ténor qui chante si bien... quelle émotion!

En d'autres termes, je suis prêt à « payer mes dettes » par rapport à Arielle mais je prie mes amis de faire montre d'indulgence face à mon acte de contrition et la profonde expiation de mes fautes, versus mes agissements d'égaré.

Nous venions de perdre notre logement depuis notre expulsion de Prangins par le proprio, celui-ci désirant y loger sa fille.

J'ai un blanc et le trou de mémoire tel un voile noir recouvre les événements qui suivirent notre départ jusqu'à mon retour à Genève à la rue John-Grasset 6, à peine située à cinquante mètres de la rue Verte 6, retour à la case départ...

Là, j'avais trouvé une chambre grâce à la Walkyrie en charge des logements de l'hôpital cantonal. M^{me} Moret était crainte de tous car elle avait un fichu caractère. Il aurait pourtant simplement suffi à ceux-ci de se donner la peine de découvrir cette femme, certes un peu bourrue, mais ayant le cœur sur la main et de la traiter avec respect. Ils auraient alors constaté que les rapports étaient clairs et simples avec celle qui n'avait qu'une parole. C'est sans difficulté que j'obtins, dans un court délai, une chambre meublée.

Celle-ci se situait au premier étage de l'immeuble. Elle était calme.

J'étais alors en stage de radiologie à l'hôpital cantonal. Là, j'y avais rencontré un Romain qui s'était déplacé pour cette même formation.

Fotti était gentil, fin et de surcroît excellent cuisinier... dodu de sa personne. Son comportement était typique de l'Italien cultivé et raffiné. Il résidait en ville pour quelques mois. Je me suis vite attaché à cet homme qui devint mon ami en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et moins encore pour l'écrire.

Le matin, dès mon arrivée dans le service de radiologie dans lequel, ni nous, ni le travail ne nous acharnions l'un sur l'autre. J'avais coutume de saluer Fotti en priorité comme suit: «Ciao, chè cosa hai fatto... Fotti?» Dans la langue de Dante, il y avait une rythmique verbale faite du double «t» de nature à charmer nos oreilles par sa musicalité...

Mais un jour, répétant inlassablement ce rituel, je l'ai salué si haut et fort que toute la clique présente sur les lieux, soit les profs, chefs de clinique, médecins etc... purent profiter de mon salut lyrique. Fotti rougit, mais pas autant que moi, croyez-le! J'aperçus trop tard par l'entrebâillement de la porte qu'il n'était pas seul mais entouré de tout ce beau monde...

Lorsque je constatai ma «regrettable erreur», il était trop tard et ce «mauvais public» me toisa d'un regard si hostile, à la genevoise, que je m'en trouvai fort embarrassé.

Un soir, le grand maître queux des pâtes m'avait invité à manger la spécialité italienne façon grand chef Fotti. C'était simplement délicieux et si goûteux, que je m'en suis fait resservir plusieurs fois, d'autant qu'il avait arrosé le tout d'un Montepulciano si délicat et d'une finesse telle que la qualité de sa robe n'avait d'égale que l'excellence de son fumet.

De plus, il me servit ce festin coiffé d'une toque de cuisinier. Aussi, l'espace de ce repas, avais-je été transporté dans une Italie au chant des cigales et soleil de plomb.

À une autre occasion, en fin d'après-midi d'une belle journée d'été, nous nous sommes retrouvés à une terrasse de bistrot. Là, subitement, il me proposa de me chanter «la donna è mobile», tiré de l'opéra *Rigoletto* de Verdi. D'humeur à le provoquer, j'acceptai. Il s'est alors levé et exécuté...

C'était tout simplement génial. J'en étais bouche bée. Sa voix était magnifique selon la technique du bel canto. Il était tellement apprécié que le «public» de circonstance en avait redemandé. Les «invités» portèrent la main au porte-monnaie en fin de performance afin d'en extraire quelques pièces, voire des billets et lui donner l'équivalent de près de trois cents francs. Il les méritait largement. J'ai toujours apprécié les gens qui me surprennent. Je n'oublierai jamais la qualité et la spontanéité de ce personnage...

Ciao bello... amico mio per sempre...

* * *

Comme nous n'habitons plus ensemble depuis le déménagement de Prangins, Arielle et moi ne nous voyions que rarement.

Je me retrouvais seul, mais par une des plus horribles ironies du destin, je dois avouer que **je me sentais moins seul qu'avec elle**. Je fais allusion à cette fausse compagnie accentuant encore la solitude ressentie, surtout vers la fin de notre période Prangins. En effet, nos vies, devenues parallèles, ne nous laissaient que peu de temps pour nous retrouver. À l'époque «des vaches grasses», je souffrais de ses absences pourtant moins fréquentes. Celles-ci s'étaient accrues du fait de la distance géographique nous séparant. La décadence de notre couple ajoutée au fait que nous ne vivions plus sous le même toit porta un coup mortel à notre union... d'autant qu'un jour, ce qui devait arriver, arriva...

Je fréquentais une librairie tenue par un de mes amis: Samuel Goldstein... dit Samy Ball pour les intimes dont j'étais. Je lui rendais souvent visite, soit pour acheter des bouquins, soit pour tailler une bavette, quelquefois les deux. J'avais croisé une très belle Italienne originaire de Bassano, près de Venise.

Nous avons fait connaissance et m'estimant libre, nous échangeâmes à cette occasion nos numéros de téléphone.

Durant un de mes stages (neurologie), je l'avais contactée depuis l'hôpital. Elle était en forme et me pria de passer sur l'heure à son logement situé au bd Cluse.

Je frappai. Elle m'ouvrit en tenue sexy, soit quasiment nue.

Elle me pria de me déshabiller et de me coucher sur son lit. Elle m'invita à me laisser faire....

Elle voulait mener la danse...

Je me suis exécuté, mais avant que nous ayons une pénétration, **elle me caressa longuement, en évitant mon sexe**. Elle me découvrit à l'aide de ses mains, ses cheveux, ses lèvres avec une application et une minutie incroyables. Rien ne fut épargné dans son investigation. Toute la surface de mon corps fut parcourue de son habileté féminine. Mes membres –la plante de mes pieds en particulier– tronc, cou et surtout un point dont je ne connaissais pas la grande sensibilité: le cuir chevelu qu'elle gratta jusqu'à me convulser. Je me suis rendu compte, ô combien grandiose est l'intensité d'un être physique dans l'expression de sa sensualité. J'en voulais et en redemandais encore. Je n'avais jamais connu cela de ma vie, en tout cas pas à ce point. J'étais tellement extasié que j'ai alors perdu toute notion du temps... j'étais comme drogué. Je ne savais plus où j'en étais dans cette nuit subitement tombée envers et contre toute habituelle notion de temps. Ayant fait vibrer mon corps privé de tendresse physique depuis des «siècles», j'en eus une érection si dure qu'elle en était presque douloureuse. Il me tardait alors de la prendre. Après ces prémices suprasensuels, nous avons fait l'amour de longues heures durant. **Je venais de connaître pour la première fois les préludes sexuels...**

Inutile de vous dire que je suis allé chercher et rechercher cette drogue. Elle me tenait en son pouvoir. J'étais devenu dépendant de cette nouvelle sensation. Je l'avais dans la peau... sacrée Italie!

J'ai longtemps hésité à en parler à Arielle avec laquelle depuis cette expérience je ne pouvais plus faire l'amour, plus exactement «baiser». Je n'en avais plus la moindre envie et cela me «tuait», d'autant que je l'aimais toujours très fort d'un amour dont l'intensité n'avait d'égal que ce sentiment de culpabilité me poussant à lui dire ma nouvelle expérience. Je ne l'ai pas fait car je ne voulais surtout pas lui faire du mal.

Il ne m'était pas difficile d'esquiver ses propositions, ne vivant plus avec elle... à plus forte raison, ne couchant plus dans le même lit.

Ma culpabilité était forte mais mon envie de la sensuelle Italienne l'était encore plus. J'étais bien décidé, quand bien même cela accentuait un certain dégoût de moi, à ne me priver en aucun cas de ce nouveau «stupéfiant».

Le combat était si intense en moi, versus ma bien-aimée, que je me jurais, à l'instar de ces promesses d'alcoolos, de ne plus «boire» de la Vénus vénitienne et retrouver coûte que coûte Arielle. Or mon corps et ma chair réclamaient cette substance «pernicieuse» et je m'en retournais encore et encore chez elle.

Mais un jour, elle ne m'ouvrit plus sa porte. Probablement avait-elle trouvé un autre «étudiant» en bienfaits de sensualité pour laquelle elle était devenue cette incontestable «maîtresse» experte.

Cette «frustrante» porte close m'aida pourtant à retrouver mes esprits. Cela ne me rapprocha pas pour autant d'Arielle. La situation était d'une simplicité cornélienne: **J'aimais de plus en plus mon Amour, mais j'avais de moins en moins envie d'elle**, voire plus du tout. C'était déchirant, d'autant qu'Arielle adorait «baiser» alors que moi je venais de découvrir... comment faire l'amour.

Vous me direz: «Pourquoi ne lui as-tu pas appris ta récente découverte?» Cela m'était impossible. J'en étais incapable, mon immaturité affective m'empêchant de résoudre ce problème et transformer cette situation à notre avantage. Je me trouvais devant un infranchissable mur. Impossible... impossible... seul! Mais comment pouvais-je en être sûr? Face à cette nouvelle situation, je développais un blocage si important que le simple fait d'y penser me «foutait une boule dans le bide». À cela s'ajoutait une furieuse envie de fuir loin, très très loin, là où je pourrais m'égarer dans une autre histoire... peut-être...

J'avais tellement peur de la perdre pour toujours. Je retardais l'échéance, l'inéluctable et le tragique, car perdre cette femme, c'était m'amputer de mon cœur... de mon âme... j'en perdrais sûrement la vie.

Aujourd'hui, il me serait nettement plus aisé de transformer cette problématique et lui donner une issue positive ce qui, à l'époque, n'était pas le cas...

* * *

Des années plus tard, je lui avais demandé un délai de réflexion, quelques jours avant son engagement marital avec le vieux Grec décadent à la calvitie...

Ce délai m'aurait été nécessaire pour me... nous retrouver afin de débloquer la situation quand bien même cela aurait nécessité moult années. **Pour l'amour, mon unique Amour, j'étais prêt, avec joie, à faire ce sacrifice, mais Arielle ne voulait pas me le consentir... peut-être ne le pouvait-elle pas tout simplement?**

QUEL HORRIBLE GÂCHIS!

... mais comment lui faire comprendre cela???

* *
*